

Cinéma

La force du baobab

Hyènes

de Djibril Diop Mambety

Près de vingt ans après *Touki Bouki*, *Hyènes* est le premier volet d'une trilogie sur le pouvoir et la folie du cinéaste sénégalais Djibril Diop Mambety. C'est magnifique. Imaginez un scénario, inspiré d'une pièce de Dürrenmatt (*La Visite de la vieille dame*), qu'auraient revisitée Shakespeare et Godard réunis (excusez du peu!), le tout filmé sur la terre ocre de l'Afrique comme un western ressuscité. Et vous aurez une petite idée de ce qu'est *Hyènes*.

Un film « fabuleux », car avant tout c'est une fable nourrie du sel de la mythologie africaine. « La hyène est un animal

d'Afrique, singulière de sauvagerie. Elle ne tue pour ainsi dire jamais... Elle sait renifler et sentir la maladie des autres. » Vu sous cet angle, l'animal est le portrait de l'homme, de toute une civilisation. Le film est donc l'histoire d'une vengeance personnelle mais aussi l'épopée des pays du Sahel, dévorés par l'hydre du matérialisme et de sa conséquence morale : la corruption. De cette osmose entre collectif et individuel, traditionnel et actuel, Djibril Diop a su tirer une œuvre protéiforme, insolite et puissante.

Jugez plutôt : Linguère Ramatou (Ramatou est le nom d'un oiseau sacré de l'Égypte noire pharaonique qu'on ne tue pas impunément), femme blessée, revient au pays pour répa-

rer l'affront qu'elle a subi trente ans auparavant. Partie de Colobane sous les huées de la population avec sa grossesse avancée, la revoilà acclamée parce que couverte d'or et de bijoux. Aujourd'hui, elle offre 100 milliards en échange de la tête de l'amant qui l'a trahie : Draman Drameh, l'épicier du village. Difficile de résister quand se déversent soudain sur le pays feux d'artifices, ventilateurs et frigidaire...

Le talent de Djibril Diop, venu directement du théâtre, n'est plus à prouver (*Hyènes* faisait d'ailleurs partie de la sélection officielle du Festival de Cannes 1992). Lui qui avoue pourtant ne pas aimer le cinéma, le western excepté. Lui qui surtout refuse de faire ce

qu'on attend de lui, cinéma africain ou américain, peu importe. Provocateur, Djibril? Oui, si provoquer veut dire secouer les habitudes. Mais surtout animé d'une volonté morale. « La soumission à l'argent m'a toujours révolté. L'héroïne du film me fait évidemment penser aux institutions telles que la Banque mondiale ou le FMI. L'Afrique est devenue le résultat de cette soumission. »

Sur la veste rouge de Draman Drameh, dévoré ou volatilisé, passent les bulldozers à la place des éléphants. Au loin, comme un mirage, les gratte-ciel de Dakar et d'Abidjan. Au centre, le baobab, l'arbre qui n'a pas besoin d'eau.

Maureen LOIRET

13 FEV. 1993 LA CROIX